

Bertrand  
PUARD

# K A I M Y O



LE NOM  
DES MORTS

Les papillons  
de Kobé

1



Gulf  
stream  
éditeur



K  
A  
I  
M  
Y  
O



LE NOM  
DES MORTS

Bertrand  
PUARD

K  
A  
I  
M  
Y  
O



LE NOM  
DES MORTS

Les papillons  
de Kobé

1



**Gulf stream éditeur**

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli

Direction artistique : Tiphaine Rautureau

Suivi éditorial et maquette : Romain Allais

Correction : Maud Placines Charier

Typographies : © The Empire of the Claw / © Volker Busse

[www.gulfstream.fr](http://www.gulfstream.fr)

Couverture : Marie Bergeron

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2021

ISBN : 978-2-35488-894-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

Pour Jean-Claude

*Puisqu'il le faut*  
*Entraînons-nous à mourir*  
*À l'ombre des fleurs.*  
Haïku de Kobayashi Issa  
(1763-1828)

— Et donc, Rieko, tu as vu se poser devant toi ce papillon aux ailes jaunes, ponctuées de points verts ?

Le petit garçon se força à retenir ce spasme qui montait depuis sa poitrine et menaçait de contracter son cou, ses joues, son front. Il ne voulait pas grimacer. Pas devant ces gens. Pas ici. Jamais. Jamais.

— Ils étaient deux, répondit-il, après une brève pause. Deux papillons. Ils brillaient dans la nuit. On ne voyait qu'eux. Ils ont volé devant moi, à quelques centimètres de mon visage seulement, puis ils se sont posés sur un coquelicot. Tous les deux ensemble, sur la même fleur, au même instant, en effectuant le même battement d'ailes. Puis ils n'ont plus bougé. Ils se tenaient là, sur les bords des pétales rouges, parfaitement immobiles.

— Bien. Et les papillons sont restés là combien de temps, Rieko ?

— Je ne sais pas. Lorsque je me suis évanoui, ils étaient

## 戒名

toujours là. Et je me suis réveillé ici, donc ce n'était plus possible de...

Son interlocuteur le coupa d'un geste sec.

— C'est inutile de préciser la suite, je la connais. Raconte-moi plutôt ce qui s'est déroulé avant... Lorsque ton père a brusquement freiné sur la route du port de Kobé...

Rieko ne parlait plus, il balbutiait.

— Je... n'ai... rien... vu... Enfin... J'étais à l'arrière de la voiture, dans mon siège. Ma mère était devant. Papa a été obligé de s'arrêter car une grosse voiture grise, ou noire, je ne me rappelle plus bien, lui a coupé la route... S'il n'avait pas freiné, on lui rentrait dedans... Maman a crié et papa l'a rassurée, il lui a dit que tout irait bien, et c'est aussi ce qu'il m'a dit en se tournant vers moi... « Reste calme, mon fils. Reste calme, et tout ira bien. » Mais des hommes sont venus ouvrir les quatre portes de la voiture en même temps. Papa et maman sont partis avec eux un peu plus loin sur la route. Moi, un des types m'a pris par la main et m'a fait descendre le long du talus qui bordait la route, et m'a fait asseoir au milieu du parterre de coquelicots. Il faisait noir mais je voyais bien qu'il s'agissait de coquelicots car maman adore les coquelicots et papa a toujours des bonbons au coquelicot dans le vide-poche de sa voiture. Il les fait venir de France.

— Et ensuite ?

— On est restés là je ne sais pas combien de temps. Le type ne me disait rien, il ne me regardait même pas. J'entendais les bruits du port, et aussi les grondements de l'orage qui se préparait...

## Les papillons de Kobé

— Et des détonations, Rieko ? As-tu entendu des détonations ? Des bruits secs ? Comme des explosions très brèves... Tu sais, un peu à la manière des coups de feu, lorsque les bandits, à la télévision, dégainent leurs armes et tirent...

— Nous ne regardons jamais la télévision, répondit le petit garçon.

— Ce n'est pas une réponse, Rieko.

— Non. Je n'ai pas entendu d'explosion. Juste quelques sirènes de bateaux. Et les sons de l'orage, plus loin. Mais un orage, ça ne tue pas de loin, ça tue de près.

Rieko se fit pensif. Une idée venait de jaillir dans son esprit fécond.

— Est-ce que vous pensez qu'ils auraient pu s'accrocher à un éclair pour leur échapper ? Comme il est parfois possible de gravir un arc-en-ciel pour monter au ciel et y chercher une protection ?

L'homme qui lui faisait face reprit une gorgée de thé.

— Rieko, tes parents sont portés disparus mais il y a, hélas, de fortes raisons de penser qu'ils sont morts à l'heure qu'il est.

Silence.

— Tu es bien trop jeune pour appréhender tous les aspects de la mort mais je voudrais être très clair avec toi. Je sais que tes deux parents, issus de deux grandes familles du Japon, auraient aimé obtenir un nom posthume, un *kaimyō*, digne de leurs rangs. Mais cela est impossible. D'une part parce que nous ne sommes pas certains qu'ils soient décédés, d'autre part parce qu'ils n'avaient pas pris leurs précautions auprès de leur temple avant de disparaître. Et, même si j'en ignore la raison, il semblerait

## 戒名

que pas un seul membre de ta famille ne souhaite régler à un prêtre la somme nécessaire afin de leur offrir le long *kaimyō* qui traduirait la vertu de chacun.

— Oui, je le sais, dit le petit garçon. Et j'en suis désolé.

— Tu le peux, Rieko. Tu le peux. Je le serais également à ta place.

— Mais je le ferai bientôt. Je leur donnerai un *kaimyō*.

Son interlocuteur composa un regard dur.

— Ne dis pas de sottise. Tu as cinq ans, Rieko. Tes parents sont probablement morts et, même s'ils sont chacun issus de familles aisées, ils ne t'ont rien laissé d'important. Il te sera impossible de leur acheter un *kaimyō*. Déjà, il faudrait pouvoir nous assurer qu'un membre de ta famille, même lointain, accepte de t'accueillir... Ce qui n'est pas certain.

Rieko serra les poings pour y tenter d'emprisonner le spasme qui montait de nouveau en lui et le menaçait, cette fois, de le faire pleurer. Non, il ne pleurerait pas. Pas devant eux. Jamais. Jamais.

— Nous ferons notre possible pour retrouver tes parents, Rieko. Je te le promets. Je ne veux pas paraître trop dur face à toi, mais je ne veux pas te mentir non plus. Ce n'est pas dans nos traditions. Peut-être qu'un jour il te sera possible d'offrir à tes parents un *kaimyō*. Ils seront alors en paix. En attendant, tout ceci n'est que supputation et, dans l'état actuel de nos connaissances sur ce drame qui te touche, nous sommes bien loin de pouvoir prétendre y parvenir...

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Rieko leva ses grands yeux noirs, déterminés et secs vers son interlocuteur et lui dit :

## Les papillons de Kobé

— Moi, j'y parviendrai.

Il revit alors les deux papillons aux ailes jaunes et vertes voler dans sa direction. L'homme en face ne lui répondit rien. Il lui sourit seulement.

Et ce fut très certainement ce sourire qui, pour Rieko, décida de tout.



# 1

Quand Rieko Tanizaki arriva cette année-là à Paris pour s’y établir, il venait de fêter ses cinquante-deux ans. Fêter n’était d’ailleurs pas le mot le plus adéquat car le jour de son anniversaire était passé comme tous les autres jours, sans célébration particulière, sans famille, sans ami.

Lorsqu’il descendit du taxi qui venait de le déposer devant le musée d’Orsay, en plein cœur de la capitale, cela faisait très précisément quarante-sept années, trois mois et treize jours que Rieko avait vu voler devant lui les papillons du port de Kobé.

Sur le parvis du musée, face au gros rhinocéros en fonte qui ruisselait de soleil, il regarda tout autour de lui et un nombre lui vint aussitôt : soixante-treize. Selon lui, il s’agissait de la moyenne d’âge des visiteurs qui attendaient devant le musée, et des passants aux alentours. Le monde vieillissait.

— Bien, laissa-t-il échapper en français, une langue qu’il parlait formidablement bien et qu’il avait cherché à

## 戒名

apprendre dans les moindres nuances avant de se lancer dans son aventure présente.

Le Japonais aurait très bien pu se frotter les mains à cet instant-là et même laisser se composer un sourire satisfait sur son visage. Il était justement venu en France pour ce monde qui vieillissait. Mais il n'en fit rien.

Rieko attendit patiemment d'obtenir son billet d'entrée au musée. Avec son masque blanc qui lui recouvrait le visage, des yeux au menton, on le regardait comme une bête curieuse. « Les gens oublient vite, pensa le Japonais. C'est ce qui les perd. » Et ce qui le faisait gagner.

Il déposa son gros sac à dos à la consigne, essuya une petite réflexion sympathique de l'homme chargé de gérer les bagages, puis entra dans l'ancienne gare. Il se rendit dans la galerie des impressionnistes et resta de longs instants devant les toiles de Cézanne, Degas, Manet, Monet et Renoir. Jusqu'aux trois quarts de sa visite, son visage ne trahit à aucun moment les grandes émotions que Rieko était en train de vivre. La découverte, dans la réalité et non plus par l'entremise d'un écran, de tous ces chefs-d'œuvre lui apporta un des plus grands bouleversements intimes de son existence. Aussi, Rieko se mit à pleurer en arrivant devant le tableau *Camille sur son lit de mort* peint par Claude Monet. Il versa une larme, une seule, qu'il écrasa dès son apparition à la commissure de sa paupière droite afin qu'elle ne coule pas le long de sa joue. Et ce fut la fin de sa visite.

Il reprit son sac à dos et emprunta cette fois le métro pour se rendre à la station Tolbiac. Il avait rendez-vous à quatorze heures dans une agence immobilière pour

## Les papillons de Kobé

visiter plusieurs locaux susceptibles d'accueillir la filiale européenne de sa société japonaise.

Il était impossible de s'en douter simplement en le voyant mais Rieko Tanizaki était l'un des entrepreneurs les plus prospères de l'Archipel. L'année passée, son chiffre d'affaires avait atteint les vingt-quatre milliards de yens, soit environ cinq cents millions d'euros. Il figurait à la soixante-quinzième place des Japonais les plus fortunés du pays.

Dans le métro, Rieko repensa à Camille, cette pauvre femme de trente-deux ans, atteinte d'un cancer, peinte par Monet. Une reproduction se trouvait accrochée dans son bureau, au dernier étage du siège de sa société, un immeuble ultramoderne de vingt étages, situé dans le quartier des affaires de Shinjuku à Tokyo. Il avait enfin vu l'original et cela représentait comme un achèvement pour lui.

En sortant de la station Tolbiac, Rieko alla en direction de la Butte-aux-Cailles le long de trottoirs qu'il trouva sales mais agréables. Il tourna rue du Moulin-des-Prés et découvrit alors un petit immeuble en brique rouge pour lequel il éprouva une sorte de coup de foudre incompréhensible. Au rez-de-chaussée, il y avait une vitrine sur laquelle on avait apposé une pancarte écrite à la main *À louer*.

Sans hésiter, Rieko poussa la porte qui s'ouvrit sans le moindre grincement. Il pénétra dans une pièce vide, à la moquette usée. Il faisait chaud, très chaud, une véritable étuve.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il, en tentant de crier.  
Une voix lui répondit aussitôt :

## 戒名

— Voilà, voilà...

Une femme enveloppée entra par une porte latérale. Elle claudiqua dans sa direction, en s'appuyant sur une canne. Rieko lui donnait dans les soixante ans, peut-être même un peu plus. Elle avait un visage dodu, tout en plis et surplis, et de longs cheveux auburn qui tombaient sur ses fortes épaules. Ses yeux noirs bouillonnaient d'énergie.

Quel contraste avec lui, lui que ses détracteurs aimaient à surnommer le coton-tige à cause de sa silhouette maigre et rectiligne et de sa longue tête étroite surmontée d'une épaisse crinière blanche.

On ne pouvait trouver plus opposés, au physique, que Rieko et...

— Madame ?

— Appelez-moi Rosa, dit la nouvelle arrivante. Je suis la concierge. Vous voulez visiter ?

Rieko s'inclina pour dire oui. Il se présenta à son tour et ôta son masque.

— Z'auriez pu appeler avant, grogna-t-elle avant de se remettre en marche.

Ils firent rapidement le tour du propriétaire. La grande pièce qui donnait sur la rue et deux plus exigües. C'était petit, une centaine de mètres carrés à peine, mais largement suffisant pour Rieko qui allait lancer seul son activité parisienne.

— Il y a une petite cuisine ? demanda le Japonais. Un point d'eau ?

— Là ! grogna la concierge en désignant un mur à moitié fissuré.

Ils entrèrent dans une petite pièce qui sentait la moisissure. Rieko y trouva bien une cuisinière fatiguée, ainsi

## Les papillons de Kobé

qu'un lavabo et une douche dont le rideau vert pomme avait été changé peu de temps auparavant. Il resplendissait dans l'atmosphère saumâtre du lieu.

C'était étrange mais, dans ces bureaux, Rieko se sentait... bien.

— Il y a même la place d'installer un petit lit, constata-t-il.

Madame Rosa le fusilla du regard tandis qu'un chat se mit à miauler derrière eux.

— Vous parlez le français presque sans accent, dit-elle. Chapeau bas car on dit souvent que notre langue est une des plus compliquées à apprendre...

Ne voulant pas se lancer dans ce genre de comparaison – et, au demeurant, ne possédant pas le niveau pour cela –, Rieko s'inclina à nouveau en guise de remerciement.

Oui, cela faisait cinq ans qu'il prenait des cours intensifs de français. Cinq ans qu'il s'entraînait quotidiennement durant deux heures avec une professeure particulière dans la journée, avant, le soir, de regarder un film de François Truffaut, puis de lire un chapitre d'un roman dans la langue de Victor Hugo.

Il se procurait à la librairie Omeisha, à Tokyo, de curieux livres de poche, à la couverture en cuir et au papier très fin, qui contenaient chacun cinq ou six romans. La police utilisée aussi était étonnante, avec ses petits filaments qui joignaient les « s » et les « t » sur le dessus. Garamond. Rieko s'était dit qu'il l'utiliserait pour rédiger ses contrats en France.

Il avait adoré, entre autres, *Les Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne et *Germinal* d'Émile Zola.

## 戒名

Rieko ne se lançait jamais dans une entreprise sans en maîtriser parfaitement le sujet. C'était quasi maladif chez lui. Il était obsédé par la maîtrise. Il ne supportait pas d'être pris en défaut. Rien ne pouvait plus le désarçonner. Ses plus atroces cauchemars, d'ailleurs, se déroulaient tandis qu'il observait une machine faite de mille engrenages qu'un simple grain de sable, dont il ignorait tout de la venue, détraquait et faisait exploser. Après chacun de ses réveils qui suivait ce cauchemar récurrent, Rieko, en nage, haletant, passait des heures à redessiner la machine, les engrenages, pour faire en sorte que le grain de sable – qu'il ne blâmait jamais pour son apparition – ne cause plus le moindre dommage et laisse les mécanismes tourner. Il inventait un réservoir où le grain serait susceptible de tomber, une spirale où il irait se faire moude...

Le Japonais aimait que tout ronronne dans sa vie. Y compris les chats.

— C'est un ragdoll ? demanda le Japonais en caressant un gros chat velu gris avec des taches blanches et qui tournait autour de ses jambes.

— J'en sais rien ! bougonna Rosa. Il appartenait à Zabeth, c'était une des locataires de l'immeuble, l'est partie un jour avec un jules, l'est jamais revenue, même pour son chat. C'est quand même pas possible d'abandonner un chat pour un homme, vous ne trouvez pas, vous ?

Rieko évita de philosopher sur ce sujet audacieux.

— Je veux louer votre local, Madame Rosa, dit-il. Je paierai au comptant les douze premiers mois.

Il sortit une liasse de billets de cent euros de sa poche.

## Les papillons de Kobé

— Tout doux, mon agneau, répondit la concierge. Moi, je ne suis pas le proprio. Je travaille pour lui, et basta. Va falloir remplir des papiers et donner des garanties. Mais enfin si vous payez d'avance... Avec la crise, il est trop en peine pour refuser...

Rieko sourit.

— Rangez votre argent ! C'est interdit, ici. Faudra faire un virement. Je vous donnerai le numéro de compte. Mais au fait, vous allez en faire quoi, de ces bureaux ? Vous travaillez dans quel secteur ? Non, parce que je tiens pas à ce que vous installiez ici un atelier de cuisine clandestin... J'ai entendu l'autre fois que les Chinois font leurs activités de traiteur un peu partout pour ensuite aller les revendre un peu partout, justement...

— Je ne suis pas chinois, corrigea-t-il, mais japonais.

Madame Rosa lui fit comprendre d'un revers de main que cela ne présentait que peu de différences pour elle.

— Vous n'avez pas répondu à ma question à propos de votre activité !

Rieko lui expliqua alors d'un ton accort :

— Dans mon pays, je dirige une entreprise qui s'occupe des femmes et des hommes qui succombent dans l'indifférence et que l'on retrouve souvent plusieurs jours ou plusieurs semaines après leur mort. On les appelle les *kodokushi*. Mais ce qui rend ma démarche tout à fait singulière, Madame Rosa, c'est que je ne me contente pas d'évacuer les dépouilles et de nettoyer leur appartement comme mes pâles concurrents. Non... Je fais en sorte de comprendre pourquoi et comment la vie de ces personnes s'est arrêtée là, dans l'indifférence et la solitude, de comprendre les causes de leur mort, qu'elle

## 戒名

soit naturelle, accidentelle ou bien même... criminelle. Je mène une véritable enquête pour tenter de saisir le moment de bascule dans leur vie, ce qui me permet ensuite de retrouver des parents, des enfants... et de rendre toute leur dignité aux défunts. Je suis venu en France pour ouvrir une succursale dans votre beau pays.

Au point final de l'explication, Madame Rosa bâilla, émit un petit rot puis, sans s'excuser, tourna les talons et regagna sa loge. Quelque peu décontenancé, Rieko la suivit dans la petite cour pavée. Le soleil revint le gifler en pleine face.

— Alors ? demanda-t-il. Me louez-vous les locaux ?

— Si ça ne tenait qu'à moi, non, je vous dirais d'aller au diable, puisque vous semblez aimer le fréquenter... Mais bon, les temps sont durs... Le propriétaire m'a dit de louer, alors vous allez remplir les papiers, et on verra bien. Ne vous avisez pas à faire de la cuisine en plus de vos micmacs avec les morts. Si ça commence à sentir le riz trop cuit, l'amidon, le soja ou vos satanées algues, ouste, du balai !

Rieko s'inclina devant la concierge. Puis il dégaina son téléphone pour envoyer un message poli à l'agence immobilière afin de se décommander.

La vue du téléphone au grand écran tactile fit ronchonner à nouveau la concierge.

— En attendant qu'on vous rebranche l'eau, le gaz et l'électricité, dit-elle, vous pouvez venir dîner avec nous ce soir. Nouria, ma petite-fille, habite avec moi. Elle aime bien les excentriques dans votre genre. Et puisqu'on ne peut pas voyager à cause de ma jambe, discuter avec un Japonais, ça lui fera forcément plaisir...

## Les papillons de Kobé

— Plaisir partagé, répondit Rieko.

La concierge allait rentrer dans sa loge mais se ravisa au dernier moment.

— Dites... C'est quand même drôlement glauque votre activité... Ils en disent quoi, votre femme, vos enfants ?

— Je suis célibataire, répondit le Japonais.

— Et vos parents, alors ? enchaîna Madame Rosa. Ils doivent pas être trop fiers de vous, vos parents, non ?

Rieko resta stoïque.

— Ils le sont pourtant, Madame Rosa, je peux vous l'assurer... Ils le sont indubitablement...